

ivan franko

moïse

poème



Traduit par A. Swirko

**MOÏSE**







IVAN FRANKO

IVAN FRANKO

# moïse

poème

Traduit de l'ukrainien par A. Swirko





## PREFACE

Attablés au « Café Central », fréquenté par des intellectuels de Vienne, deux hommes étaient en train de conférer. L'un de ces interlocuteurs était Théodore Herzl, théoricien et promoteur du sionisme ; l'autre, connu comme écrivain et militant ukrainien, s'appelait Ivan Franko. Le thème de leur discussion était la reconstitution des États juif et ukrainien.

Cette entrevue eut lieu au mois de février 1893. C'est vers ce temps-là qu'Ivan Franko commença à ébaucher son poème « Moïse ». En l'écrivant, il s'efforçait, comme nous dit un témoin, de présenter le patriarche hébreu de façon que le lecteur puisse reconnaître, en lui, un chef ukrainien.

Vint l'année 1904. Ivan Franko se rendit en Italie. En visitant les œuvres des maîtres de la Renaissance, il s'arrêta à l'église de Saint-Pierre-aux-Liens devant la statue de Moïse, sculptée par Michel-Ange. Les traits du patriarche hébreu, tout de dignité et de majesté, l'impressionnèrent au point qu'il ne put détacher ses regards de cette magnifique œuvre d'art. C'est alors qu'il résolut de mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait commencée. A son retour, il emporta un tableau de la statue de Moïse qu'il accrocha dans sa chambre à coucher. Toujours fasciné par le patriarche hébreu éternisé dans la pierre, il acheva son œuvre en 1905.

Sommet de sa création littéraire, ce poème fut, aussitôt après sa parution, l'objet de nombreux éloges. Puis, quand les malheurs se furent abattus sur la famille du poète, l'accablant de chagrins et le plongeant dans l'indigence, son œuvre maîtresse devint la source de ses consolations. Dans l'espoir de retremper l'âme, il décida d'effectuer un voyage à travers la contrée afin d'y réciter son « Moïse ». Le succès de sa tournée dépassa les prévisions les plus optimistes : ayant appris l'arrivée du grand poète, les gens affluaient pour le voir et pour l'entendre. Leur admiration à son égard adoucit, plus d'une fois, l'amertume occasionnée par ses malheurs.

Depuis lors, et surtout à partir de l'an 1913, date à laquelle les Ukrainiens commémorèrent le quarantième anniversaire de l'activité littéraire d'Ivan Franko, celui-ci fut souvent appelé



le « Moïse ukrainien ». Cette appellation fut facilement acceptée car, au cours des cérémonies commémoratives, les orateurs rappelaient que Moïse avait erré quarante ans durant dans le désert avant de conduire les Israélites aux confins de la Palestine. Comme Ivan Franko luttait pour les droits du peuple ukrainien, pour la réunification de ses territoires ethnographiques et pour sa complète indépendance, l'identification de l'auteur avec le héros du poème « Moïse » se justifiait d'autant plus que les Ukrainiens aspiraient à être libres de même que les Hébreux avaient désiré, jadis, entrer dans leur Terre promise.

\*  
\*\*

Né le 15 août 1856 à Nahouiévytchi, en Ukraine occidentale, qui faisait, à l'époque, partie de l'empire austro-hongrois, Ivan Franko passe bien des moments de son enfance à la forge paternelle. Après la mort de son père (1864), et celle de sa mère (1872), il est pratiquement livré à lui-même. Elève brillant, il gagne sa vie en donnant des cours supplémentaires à ses condisciples plus aisés que lui, mais moins doués.

Inscrit à l'Université de Lviv (Léopol, Lemberg), il s'engage dans la lutte pour les droits du peuple. En 1877, on lui impute l'appartenance à une organisation internationale socialiste secrète — en réalité inexistante — et il passe neuf mois en prison. En effet, ce n'est qu'après son élargissement qu'il se met à l'étude de ce socialisme pour lequel il a été condamné innocemment, devient un militant socialiste actif et lutte contre les ordres sociaux surannés, vestiges du servage. La noblesse polonaise et les fonctionnaires à sa solde s'acharnent contre lui. On l'emprisonne deux fois encore : en 1879 et en 1889. Il est libéré chaque fois à cause de son innocence. Et, en 1890, il fonde, avec quelques socialistes, le parti radical ukrainien.

En 1893, il termine ses études et obtient le titre de docteur en philosophie. L'année suivante, il brigue la chaire de professeur à l'Université de Lviv, mais le comte Badeni, gouverneur de Galicie, parvient à évincer sa candidature. Astreint à gagner sa vie comme rédacteur, Ivan Franko espère encore réussir en politique. Célèbre par son œuvre littéraire, il est aimé des masses laborieuses qui proposent trois fois sa candidature à la Diète galicienne et au Parlement de Vienne. Mais, soucieux de se maintenir au pouvoir, les fonctionnaires du comte Badeni parviennent chaque fois, en se servant de corruption et de violences, à le faire échouer. Découragé, il renonce à la carrière politique.

On lui propose la chaire de professeur à l'Université de Sofia, en Bulgarie. Il refuse, car il préfère rester dans son

pays. Grand érudit, polyglotte connaissant seize langues, Ivan Franko continue à travailler comme rédacteur-adjoint d'un journal polonais. Ce n'est qu'en 1898 qu'il obtient une situation à la Société Scientifique Chevtchenko. Alors il se met à écrire sans cesse et devient le foyer de la vie culturelle ukrainienne. Eœuré par le dogmatisme de certains socialistes, il quitte le parti radical et, en 1899, il joue le premier rôle dans la fondation du parti national-démocrate ukrainien, qu'il abandonnera en 1904.

Ses mains atteintes de paralysie dès 1908, il continue néanmoins à créer en dictant à son fils aîné ou à des étudiants qui se présentent spontanément pour l'aider dans son infirmité. Littéralement épuisé, il s'éteint le 28 mai 1916, à Lviv, où il est enterré.



Un écrivain appela l'œuvre d'Ivan Franko « une curieuse galerie de personnages divers et de caractères différents ». (V. Radzykevych.) Un autre nous fournit quelques précisions sur l'envergure de celle-ci : « Cinq mille œuvres, écrit A. Tarane, tel est le bilan de son activité, ce qui aurait pu remplir deux ou trois vies. »

Ce prodigieux patrimoine se caractérise par cette rare qualité, à savoir que chaque lecteur y trouve quelque chose d'intéressant et de déplaisant. Ivan Franko a cependant bien des points communs avec d'autres écrivains et poètes. Certains de ses personnages excitent notre compassion, d'autres provoquent le sentiment légitime d'indignation et de mépris. Chez lui aussi, nous entendons résonner les voix du passé et éclater celles du présent. Mais, quand il est question de sa clairvoyance concernant les événements à venir, rarement il s'est trompé.

Son premier recueil, intitulé les « Ballades et récits », est publié en 1876. Créés sous l'influence du romantisme, ces écrits contiennent des sujets d'inspiration historique. En cette même année, se trouvant sous l'influence de la littérature prônée par son maître, Dragomanov, Ivan Franko laisse tomber son enthousiasme pour le romantisme et s'oriente vers le réalisme. Après son premier emprisonnement, ses écrits se font encore plus compatissants en faveur des ouvriers et des paysans, et s'attaquent durement aux employeurs sans conscience. Ayant dépassé la quarantaine, tout en continuant à écrire des poésies, il consacre la plupart de son temps à créer des études scientifiques, littéraires, historiques, économiques et politiques. Il traduit également les œuvres de grands écrivains et poètes

européens : Gœthe, Victor Hugo, Heine, Gogol, Zola, et d'autres.

En 1887, il publie son premier volume ne contenant que des poésies, intitulé « De Hauteurs et profondeurs ». Y entraient ses « Casseurs de pierres », appelés aussi les « Pionniers », « L'Éternel révolutionnaire » et d'autres poésies. La deuxième édition de ce recueil paraît en 1894 et elle est complétée par les « Sonnets de la prison » et par les « Mélodies juives ». En 1896, il publie le recueil de ses plus belles poésies lyriques, les « Feuilles fanées ». Ensuite, il fait paraître le recueil « Mon émeraude » (1898), son opuscule « De Jours de chagrins » (1900) et, en 1905, son « Moïse ». En 1906, il publie son recueil « Semper Tiro » (« Toujours débutant »), dans lequel il exprime sa pensée profonde et son souci de pondération. Après le « Moïse », ses poèmes les plus importants sont les « Plaisanteries de seigneur » (1887), le « Duel » (1889), la « Mort de Caïn » (1889), « Ivan Vychevsky » (1898), et « L'Enterrement » (1899).

L'œuvre en prose d'Ivan Franko est tout aussi diverse que sa poésie. Il a laissé dix romans et une centaine de récits et de contes. Au premier plan de son œuvre en prose se place son « Cycle de Boryslav », série de romans et de récits sur la vie des ouvriers occupés dans l'industrie pétrolière dans la ville du même nom. Les ouvrages les plus importants de ce cycle sont « Boryslav rit » et « Boa constrictor ». Cependant, son roman le plus connu est « Zacharie Berkout », qui est d'inspiration historique et qui lui a valu le premier prix littéraire.

Ivan Franko est aussi l'auteur de sept drames dont les plus transcendants sont le « Bonheur volé » et la comédie le « Maître ». Quant à ses travaux d'ordre historique, son étude « Jeune Ukraine » est la plus intéressante et constitue, pour ainsi dire, un grand document dans lequel sont évoquées deux décades et demie du siècle passé de la vie culturelle ukrainienne des deux côtés de la frontière. L'interdiction de la langue ukrainienne en 1876, les séquelles de cette interdiction, puis la faillite de la monstrueuse russification de l'Ukraine, entreprise par le despotisme tsariste, y sont brillamment présentées.

En résumé, l'œuvre d'Ivan Franko occupe une place très importante dans la littérature ukrainienne.

A. SWIRKO

## PROLOGUE

Toi, mon peuple ! tourmenté et désuni,  
Tu es, tel un paralytique au carrefour,  
Couvert de mépris humain comme d'une escarre.

Mon âme est angoissée pour ton avenir  
Et la honte qui fera rougir tes descendants  
M'empêche de fermer les paupières.

Est-ce que, sur les tableaux de fer de tes voisins,  
Il est écrit que tu dois leur servir de fumier  
Ou de motrice pour leurs trains rapides ?

Un courroux dissimulé, une soumission apparente  
Représenteront-ils éternellement ta quote-part  
Pour chacun qui, par trahison et brigandage,

T'enchaîna et t'extorqua le serment de fidélité ?  
Est-ce que le destin ne t'a pas confié la tâche  
Qui révélerait l'infinité de tes vigueurs ?

Serait-ce pour rien que tant de cœurs ont brûlé,  
Pour toi, d'un amour des plus sacrés  
Et t'ont sacrifié leur âme et leur corps ?

Serait-ce pour rien que ton pays reste imprégné  
De sang de tes guerriers ? Ne sera-t-il plus fier  
De sa beauté, de sa liberté, de sa santé ?

Serait-ce pour rien que, dans ta parole, étincellent  
La force et la douceur, le mot d'esprit et la vigueur,  
Et tout ce qui peut porter l'âme à des cimes ?

Serait-ce pour rien que, de ta chanson, s'écoulent  
La tristesse et le rire sonore, le chagrin d'amour,  
Un faisceau lumineux d'espoir et de consolation ?

Oh, non ! les pleurs et les soupirs ne te sont pas  
Uniquement destinés ! Je crois à la force de ton âme  
Et au jour de la résurrection de ton avènement.

Oh, si l'on devenait l'onde qui obéit à la parole,  
Et la parole qui, en ce moment bienheureux,  
Guérit et jaillit par le feu vivant !

Oh, si l'on devenait une chanson ardente, qui inspire  
Et ravit avec elle des millions d'êtres,  
Qui les encourage et conduit sur la voie du salut !

Si !... Mais nous, épuisé par le chagrin,  
Déchiré par les doutes, accablé par la honte,  
Il ne nous est pas donné de te mener à la lutte !

Mais viendra le temps où, avec ta face ardente,  
Tu rayonneras au milieu des peuples libres,  
Tu secoueras le Caucase, tu te ceindras des Beskides,

Tu feras courir le bruit de liberté sur la mer Noire  
Et tu regarderas ta maison et ton champ  
En qualité de maître et de propriétaire.

Accepte donc ce chant, bien qu'enveloppé de tristesse,  
Mais imprégné de foi, amer et pourtant libre.  
Il est, sur ton avenir, un gage arrosé de larmes,

Mon modeste cadeau d'union à ton génie.

Le 20 juillet 1905.

## POEME

### I

Quarante ans durant ayant erré  
Dans le désert arabe,  
Moïse s'approcha avec son peuple  
Des confins de la Palestine.

Ici, il y a des sables rouges comme rouille  
Et les rochers nus du pays de Moab,  
Au-delà desquels bleuit le Jourdain,  
Bordé de chânaies et de gazons.

Dans les pauvres vallons moabites  
Israël poursuit sa vie nomade ;  
Il n'a pas envie de franchir  
Ces montagnes dénudées.

Les nomades paresseux somnolent  
Sous leurs tentes déchirées,  
Tandis que leurs bœufs et leurs ânes broutent  
Des laitérons et des chardons.

Que la merveilleuse Terre promise,  
Que les émeraudes et les saphirs  
Scintillent, tout près, au-delà des monts,  
Nul d'entre eux ne veut le croire.

Quarante ans durant, le prophète leur a parlé  
Eloquemment et de son mieux  
De cette patrie promise, mais tous ses discours  
Sont tombés dans le néant.

Quarante ans durant, le Jourdain de saphirs  
Et la vallée merveilleuse  
Les ont attirés et repoussés  
Comme fata Morgana la trompeuse.

Le peuple perdit confiance et proclama :  
« Les prophètes ont menti !  
Nous devons vivre et mourir dans le désert !  
Que nous faut-il espérer ? Jusqu'à quand ? »

Alors, ils cessèrent d'attendre et d'aspirer  
A se ruer vers les étendues,  
D'envoyer des courriers et de regarder, eux-mêmes,  
Au-delà des montagnes rouillées.

De jour en jour, dans les vallons moabites,  
Avant que la chaleur ne se lève,  
Le peuple tout entier d'Israël somnole  
Sous ses tentes loqueteuses.

Leurs femmes sont seules à filer, et à cuire  
De la chair des chèvres sur la braise,  
Tandis que leurs bœufs et leurs ânes broutent  
Des laitérons et des chardons.

Cependant, dans la steppe, la petite marmaille  
Se livre à de drôles de jeux :  
On joue à la guerre, on construit des villes,  
On les entoure d'enclos.

Et, plus d'une fois, à moitié endormis,  
Les pères ont secoué la tête :  
« Où donc ont-ils pris tous ces jeux ? »  
Se demandent-ils à eux-mêmes.

« Pourtant, ils ne les ont pas appris de nous,  
Ils ne les ont pas vus dans le désert !  
Les mots du prophète se sont-ils transmis  
Au sang et à l'âme des enfants ? »

## II

Un seul homme parmi cette foule  
Ne somnole pas sous sa tente :  
Ailé de ses pensées et de son chagrin,  
Il s'envole au-delà des monts.

C'est Moïse, le prophète oublié,  
C'est ce vieillard impotent  
Qui n'a ni famille, ni troupeaux, ni femmes,  
Qui se trouve au seuil du tombeau.

Il sacrifia tout ce qu'il possédait dans sa vie  
Au triomphe de son idée unique,  
Il en fut illuminé et il en souffrit,  
Il brûla et œuvra pour elle.

Comme une tempête, il arracha son peuple  
A l'esclavage de Mitsraïm, (\*)  
Et, à travers les défilés des remparts,  
Il mena les esclaves vers la liberté.

Dès lors, comme s'il était l'âme de leurs âmes,  
Il s'éleva de nombreuses fois  
A de plus hautes cimes sous le ciel,  
Dans son inspiration et son extase.

Dans les transports orageux de leurs âmes,  
Au cours des épreuves à sa mesure,  
Il se précipita avec eux plus d'une fois  
Dans l'abîme de la défiance.

Mais, actuellement, sa voix s'est évanouie,  
Son inspiration s'est éteinte  
Et la jeune génération ne veut plus  
Prêter l'oreille à ses discours.

---

(\*) Note du traducteur : Mitsraïm, Misraïm ou Mesraïm, nom que les Hébreux donnaient à l'Égypte.



Ces paroles-là, sur la Terre promise,  
C'est une fable pour leur ouïe :  
Viande, beurre, fromage de leurs troupeaux,  
Leur donnent toutes leurs béatitudes.

Que, de Mitsraïm, leurs pères et leurs aïeux  
Se sont décidés au départ,  
Est, à leur avis, une sottise, un péché,  
Et le désastre national.

Maintenant, parmi eux, Abiron et Dathan  
Jouent le premier rôle.  
À la voix du prophète, ils répondent :  
« Nos chèvres sont affamées ! »

Et, quand il les appelle à l'expédition :  
« Nos chevaux ne sont pas ferrés. »  
Quand il leur promet la gloire ou la victoire :  
« Là, il est des guerriers farouches. »

Aux séductions de la nouvelle terre :  
« Ici, nous ne sommes pas mal non plus. »  
Et à la mention de l'ordre donné par Dieu :  
« Tais-toi, ensorceleur ! »

Mais, quand le prophète les eut menacés  
D'un nouveau courroux de Jéhovah,  
Abiron lui interdit de poursuivre  
Ses discours sacrilèges.

Au cours d'une assemblée des fils d'Israël,  
Dathan rendit un culte à Baal  
Et puis, d'une voix pleine, il imposa  
La résolution suivante :

« Celui qui se ferait passer pour prophète  
Et parlerait sans cohérence ;  
Celui qui promettrait à la foule ignorante  
Le courroux ou les grâces de Dieu ;

« Celui qui oserait inciter le peuple  
A la sédition et au changement,  
Qui l'attirerait au-delà des monts  
Vers le désastre final ;

« Celui-là, pour effrayer les insensés,  
Au sein de cette génération,  
Qu'il soit couvert des crachats de tous  
Et tué à coups de pierres. »

### III

Le soir tombait. La chaleur diurne  
Allait en s'affaiblissant ;  
Au-dessus du mont, un lambeau du ciel flambait  
Comme un lointain incendie.

Telle une pluie d'or tombant des cieux,  
La fraîcheur s'est répandue ;  
Sous les tentes, le peuple nomade  
S'est mis en mouvement.

Lentement, les Hébraïques aux yeux noirs  
Marchent harmonieusement, en file,  
Et s'engagent dans des sentiers pierreux  
Avec des cruches de terre.

Elles se rendent, là-bas, à un puits sous le roc,  
Avec leurs cruches sur la tête,  
Dans leurs mains, elles ont des sacs en cuir  
Pour la traite des brebis.

Tels des levrauts, les enfants plus âgés  
Jouent dans la steppe dénudée,  
Ils se mettent à courir en poussant des cris  
Ou ils tirent avec leurs arcs.

On entend des vagissements sous les tentes  
Ou un rire aigu de jeune fille ;  
Là, quelqu'un entonne une chanson mélancolique  
Comme la steppe dans la nuit obscure.

Voilà que les vieux, les pères et les aïeux,  
Sortent de leurs pavillons  
Et, sur la steppe et les hauteurs nues,  
Ils laissent leurs regards se promener.

Ne voit-on pas de cavaliers ennemis,  
Là, derrière ce brouillard jaune ?  
Le démon méridien ne fait-il pas rouler  
Son ouragan de sable ?

Non, tout est calme. Les causeries habituelles  
S'engagent entre les voisins :  
« On a de moins en moins de lait de brebis  
Et les agneaux sont si petits !

« Et même ceci : il manque, pour nos ânesses,  
Le fourrage de chardons !  
Il va falloir aller camper quelque part  
Où les pâturages sont meilleurs.

« Abiron nous conseille le pays de Madian,  
Dathan veut aller plus loin encore,  
Mais Moïse ? Celui-ci se taira, certainement,  
Après la résolution d'hier. »

Soudain un bruit, un mouvement, un va-et-vient  
Et des cris se produisent au camp.  
Les gens se précipitent hors des pavillons :  
Tous, petits et grands.

Qu'est-il arrivé ? L'ennemi se serait approché ?  
Un animal est-il tombé dans des rets ?  
Non, c'est Moïse ! Regardez seulement,  
Moïse est sorti de sa tente.

Bien que les ans, de pair avec les soucis,  
L'aient courbé tel un arc,  
Ses yeux continuent à flamboyer  
Comme deux éclairs dans la nuée.

Bien que ses cheveux soient blancs comme neige,  
Dans l'ornement de sa vieillesse,  
Ses fières mèches se dressent toujours  
Comme deux cornes sur le front.

Il prend le chemin de la grand-place  
Où la tente de réunion  
Se dresse en dirigeant ses quatre coins  
Vers les quatre points cardinaux.

Dans cette tente se trouve un coffre pesant  
Qui est tout bardé de cuivre,  
À l'intérieur reposent les ordres de Jéhovah,  
Signes de volonté et de victoire.

Depuis longtemps, déjà, nul n'a pénétré  
Dans ce saint pavillon,  
Jour et nuit la crainte l'a protégé  
Comme chien au seuil de la maison.

Mais une grande pierre est déposée  
À l'entrée de cette tente.  
La coutume veut qu'il s'adresse au peuple  
Étant monté sur cette pierre.

Lorsque Moïse montait sur celle-ci,  
Les gens se sont effrayés :  
Est-ce que, contre la volonté de tous,  
Il va encore prophétiser ?

Faudra-t-il donc écraser, piétiner,  
Comme un baliveau pourri,  
Celui-là même que les pères et les aïeux  
Appelaient le père du peuple ?

Abiron est parmi ceux du premier rang.  
Il devient rouge de dépit.  
À ceux du milieu, Dathan, démon de la société,  
Chuchote quelque chose à l'oreille.

## IV

« Hier, vous, mes chers amis,  
Avez tenu un conseil stupide ;  
Voilà ce que je veux vous dire, à présent,  
En guise de préambule.

« Vous avez décidé de déposer un sceau  
Sur ma langue et sur mon âme.  
Donc, maintenant, contre la volonté de tous,  
Je suis obligé de parler.

« Comprenez-le et ne l'oubliez pas,  
Vous, génération d'aveugles :  
Quand vous aurez abasourdi l'âme vivante,  
Les pierres se mettront à parler.

« Hier, vous avez juré de vous boucher  
Les oreilles pendant les discours,  
Qui ne sont pas ceux de ma bouche d'argile,  
Mais ceux de Jéhovah lui-même.

« Prenez garde à vous, sinon lui-même  
S'adressera à vous à sa façon ;  
Il vous parlera cent fois plus terriblement  
Que le bruit du tonnerre dans le désert.

« Les monts tremblent sous l'effet de ses mots,  
La terre en subit des secousses,  
Votre cœur, comme feuilles sur le feu,  
Se tordra et se fanera.

« Hier, vous avez maudit toute agitation,  
Mais vous l'avez maudite en vain,  
Car le contraire de ces stupides malédictions  
Provoque une révolte dans votre cœur.

« Car Jéhovah a introduit dans ce cœur,  
Comme un levain dans la pâte insipide,  
Des forces créatrices qui vous conduiront  
Vers la ville prédestinée.

« Hier, vous avez considéré la paix  
Comme un état des plus bienheureux,  
Mais, alors, votre raison a-t-elle demandé conseil  
Auprès de votre Dieu et Seigneur ?

« Est-ce pour la paix qu'il a appelé  
Abraham et sa tribu  
De la ville d'Ur et de Haran  
Vers les prairies de Canaan ?

« Est-ce pour les paix qu'ils les a conduits  
Vers la dépression du Jourdain  
Ou qu'il les a exilés, par la famine de sept ans,  
Jusqu'aux rives du Nil ?

« S'il avait voulu vous garder dans la paix  
Tel un cadavre dans une crypte,  
Jusqu'à présent, à l'exemple des bœufs gris,  
Vous vous courbiez sous le joug en Egypte.

« Voilà pourquoi, je vais vous parler,  
Grâce à l'autorité qui m'est donnée,  
Pour que vous sachiez qu'il est déconseillé  
D'aller sur le pré avec Dieu.

« Car Jéhovah a déjà son arc bandé,  
Dont la corde est tendue ;  
Sur cette dernière la flèche est posée  
Et vous êtes cette flèche.

« Et puisqu'elle est pointée vers le but  
Et acérée pour le combat,  
Est-il bon de dire à la fêche :  
« Je ne désire que la paix ? »

« Mais qu'hier, en imitant les commères,  
Vous vous êtes engagés par serment  
De ne plus écouter mes promesses,  
Ni mes menaces, ni mes prophéties,

« Aussi, intentionnellement, de tout cela,  
Je veux converser avec vous :  
Je vous donnerai la promesse que cela viendra,  
Je vous menacerai et prophétiserai.

« Et vous serez tenus d'écouter, malgré que l'ire  
Vous enfoncera son dard froid ;  
Je serais bien aise de savoir qui sera le premier  
Qui lèvera la main contre moi ! »



« Vous avez juré de ne plus écouter mes discours  
 Sur les grâces de Jéhovah,  
 Donc, comme à des enfants dénués de sens,  
 Je vous raconterai une fable :

« Un jour, les arbres se sont rassemblés  
 Sur une vaste étendue :  
 « Choisissons, entre nous, un roi  
 Selon notre bonne volonté.

« Pour avoir, de lui, la protection et l'honneur,  
 L'espérance et le soutien ;  
 Pour qu'il soit notre maître et notre serviteur,  
 Notre but et notre voie. »

« Et certains d'entre eux ont dit : « Elire !  
 Nous sommes tous du même avis.  
 Que règne, chez nous, éternellement,  
 Ce cèdre-là, du Liban ! »

« Et tous les arbres furent d'accord  
 Et se mirent à prier le cèdre :  
 « Descends de tes superbes hauteurs  
 Et viens régner chez nous. »

« Mais le cèdre refusa en disant :  
 « Qu'avez-vous désiré ?  
 Que j'abandonne, pour votre plaisir,  
 Mes hauteurs et mes rochers ?

« Que je renonce, afin de vous plaire,  
 Aux rayons du soleil, à la liberté,  
 Après avoir été libre, que je descende  
 Pour servir la promiscuité de peuple ?

« Vous m'avez apporté une couronne ?  
Me voilà comblé d'honneurs !  
Sans elle, je suis l'ornement de la terre  
Et la couronne du Liban. »

« Et tous les arbres s'en retournèrent  
Et se mirent à prier le palmier :  
« Tu grandis parmi nous, tu es de notre espèce,  
Viens régner sur nous. »

« Mais le palmier leur dit : « Frères,  
Qu'est-ce qui vous a tentés ?  
Régner et rendre des ordonnances parmi vous,  
Peut-être, est-ce cela ma tâche ?

« En acceptant de régner sur vous,  
Serais-je capable de renoncer  
A mes fleurs aromatiques et à mes fruits,  
Les dattes sucrées ?

« Le soleil devrait-il, journellement,  
Réchauffer ma sève pour rien ?  
Et l'œil de l'homme et de l'animal  
Devrait-il chercher en vain mes fruits ?

« Que règne, parmi vous, celui qui le veut,  
Je ne m'asseoirai pas sur le trône ;  
Je préfère donner à tout le monde mon ombre,  
La nourriture et la consolation. »

« Et tous les arbres se sont courbés,  
Accablés par leurs pensées,  
Parce que ni le cèdre, ni le palmier  
Ne voulaient devenir leur roi.

« Ils sont allés prier la rose. Mais celle-ci,  
Aimable avec tout le monde,  
Est déjà, même sans couronne, la reine des plantes,  
Ainsi que la préférée de Dieu.

« Allons prier le chêne ! » Mais le chêne,  
Tel un riche propriétaire,  
Est toujours préoccupé de ses branches,  
De ses racines et de ses glands.

« Allons prier le bouleau ! » Mais celui-ci,  
Comme une fille vêtue de soie blanche,  
Etend ses nattes luxuriantes et baisse  
Mélancoliquement la tête.

« Et quelqu'un dit, comme pour plaisanter,  
Ces paroles puérides :  
« Il ne nous reste qu'à prier l'épine,  
Peut-être, le prunellier le veut-il ? »

« Et tous les arbres s'en approchèrent  
Et, comme d'une seule bouche,  
Se mirent à prier le prunellier  
Pour qu'il devînt leur roi.

« Le prunellier leur dit : « Quelqu'un a eu raison  
En vous donnant un tel conseil.  
Je vais monter sur votre trône, aussitôt,  
Et sans aucune hésitation.

« Je ne suis pas si haut que le cèdre,  
Pas si beau que le palmier,  
Je ne serai pas égoïste comme le chêne,  
Ni mélancolique comme le bouleau.

« Je vais conquérir du champ pour vous,  
Bien que moi-même n'en aie pas besoin ;  
Je vais m'étendre sur le sol, tandis que vous  
Pousserez jusqu'au ciel.

« Pourvu de bâtonnets d'airain, je défendrai  
Les abords qui mènent à vous,  
Et j'ornementerais, avec mes fleurs lactées,  
Tous les terrains incultes.

« Je servirai de bon nid aux lièvres,  
De refuge sûr aux oiseaux.  
Pour que vous grandissiez toujours mieux,  
Moi, je vais périr sur la voie. »

Les Hébreux écoutèrent ce discours  
 Dans un silence profond.  
 « Pour vous, c'est une fable, dit Moïse,  
 Mais voici son explication :

« Les arbres, ce sont les peuples de la terre,  
 Et le roi au milieu d'eux,  
 C'est l'élu de Dieu, fils et serviteur  
 De la volonté du Seigneur.

« Après que Jéhovah eut créé les peuples  
 Comme plantes de l'été dans le champ,  
 Il regarda dans l'âme de tous et y lut  
 La destinée de chacun d'eux.

« Il regarda dans leur âme pour déterminer  
 Leur nature et leur cause  
 Et chercha, lequel d'entre eux, pourrait  
 Etre choisi pour fils.

« Il ne prit ni ces orgueilleux, ni ces hautains,  
 Dont les pensées heurtent le ciel  
 Et qui soulèvent leur talon puissant  
 Au-dessus des nuques des gens.

« Il ne fit pas son choix parmi les riches  
 Qui saccagent toute la terre,  
 Et qui, grâce à l'or et à la sueur des autres,  
 Se construisent des palais.

« Il ne prit aucun de ces beaux godelureaux  
 Qui font résonner des lyres,  
 Ni aucun de ceux qui veulent éterniser leur talent  
 Dans du marbre ou par des chansons.

« Il dédaigna toute la gloire, tout l'éclat  
Et l'hégémonie mondiale ;  
Tous les arômes des beaux-arts, ainsi que  
Toute la sagesse des livres.

« Et, comme ce prunellier parmi les arbres,  
Insignifiant par sa beauté,  
Qui ne peut se couvrir d'aucune gloire  
Grâce à ses fleurs et à ses fruits ;

« Aussi pauvre est le peuple élu de Dieu  
Parmi les autres peuples ;  
Là où il y a du faste et de l'honneur,  
Les seuils sont trop hauts pour lui.

« Il n'est ni un sage parmi les grands savants,  
Ni un belliqueux durant la guerre.  
Il n'est qu'un convive dans sa patrie  
Et un nomade dans l'univers.

« Mais Jéhovah, connaisseur des cœurs, déposa  
Dans son âme son propre trésor  
Pour qu'il soit tel un flambeau dans l'obscurité,  
Comme un trésorier de sa parole.

« Pour la pérégrination sans fin de sa vie,  
Il lui donna ses provisions,  
Les commandements et les promesses,  
Comme du pain pour son voyage.

« Mais notre Dieu, le jaloux Jéhovah,  
Est redoutable et sévère :  
Nul autre ne peut avoir l'audace d'aimer  
Ce que lui-même a pris en affection !

« C'est ainsi qu'il endossa, à son élu,  
Le manteau de son amour  
Qui reste inaccessible, car il est piquant  
Comme les épines de prunellier.

« Et il fit son élu tranchant, mordant,  
Semblable à l'ortie urticante,  
Pour qu'il puisse, exclusivement lui seul,  
Aspirer l'arôme de son âme.

« Et il lui confia une terrible mission,  
Fermée par sept sceaux,  
Afin qu'il la porte vers l'avenir lointain,  
Etant détesté par ses frères.

« Malheur à ce messager incapable,  
Qui s'assoupirait en chemin,  
Ou qui oserait profaner la propriété divine  
En brisant lui-même le sceau !

« Un autre reprendra la terrible mission  
Hors des mains du fainéant.  
Il se mettra à courir, atteindra le but  
Et resplendira sous la couronne.

« Car heureux sera le messager qui aura porté,  
Vite et fidèlement, sa lettre ;  
Le Seigneur lui donnera la couronne royale  
Et le glorifiera infiniment.

« Oh, Israël ! c'est toi qui es ce messager,  
Le futur roi de la terre !  
Pourquoi ne comprends-tu pas ta mission  
Et le commandement divin ?

« Ton royaume n'est pas celui de la terre,  
Ta gloire n'est pas de ce monde !  
Malheur à toi si tu te laisses tenter  
Par les plaisirs terrestres.

« Au lieu de devenir le sel de la terre,  
Tu deviendras sa cendre vile ;  
Au lieu d'acquérir les grâces pour tous,  
Toi-même, tu en seras indigne.

« Au lieu de délivrer le monde des souffrances,  
Des dissensions et de la terreur,  
Tu seras dans l'état d'un ver écrasé  
Qui crève sur le chemin. »



Alors, Abiron dit d'un ton mordant :  
 « Monseigneur Moïse,  
 Tu nous as fort échauffés et effrayés  
 Par cette ritournelle !

« Devenir prunellier entre les peuples !  
 Grâce à cette grande faveur,  
 Cela vaut vraiment la peine de reconnaître  
 Le Seigneur dans ton Jéhovah.

« Devenir son messager, c'est un honneur !  
 Mais courir avec ses lettres scellées  
 Et les porter vers un avenir inconnu,  
 Cela nous attire le plus fort.

« Cela ressemble justement au sort de l'âne  
 Qui porte du pain dans des sacs noués  
 Et qui, souffrant lui-même de la famine,  
 Porte la consolation à autrui.

« Les Hébreux n'ont pas encore perdu la raison,  
 Ils méritent un meilleur sort  
 Et ils l'atteindront quand ils auront rendu  
 Les honneurs à Baal et à Ishtar.

« Que Jéhovah gronde tant qu'il le veut  
 Sur le Sinaï rocheux :  
 Baal nous donnera des richesses et le pouvoir  
 Dans une vaste contrée.

« Que les prunelliers épineux de Jéhovah  
 Soient agréables et beaux,  
 La main d'Ishtar nous emmènera  
 Parmi les myrtes et les roses.

« Notre quote-part est à Sennaar et à Haran,  
Notre route est celle vers l'Orient,  
Mais, à l'Ouest, vers ta terre de Canaan,  
Nous ne ferons plus un seul pas.

« Tout est donc clair et ne mérite plus  
Qu'on en discute davantage.  
Mais voici : que devons-nous faire avec toi,  
Après la résolution d'hier ?

« Tuer un vieillard décrépît à coups de pierres ?  
Cela ne vaut ni l'essai, ni l'effort.  
Il peut encore servir à quelque chose  
Pour le peuple israélite.

« Il excelle à narrer des fables  
Et à s'amuser à des riens,  
C'est pourquoi, désignons-le aux enfants  
Comme leur nourrice publique. »

Après ces paroles, un gros rire éclata  
Et, de pair avec cette risée,  
Un sourd bouillonnement traversa la foule :  
On eût dit un nuage chargé de grêle.

Posément, à cet affront, Moïse répliqua :  
« Qu'il en soit ainsi, Abiron !  
Celui-là qui, un jour, doit être pendu,  
Ne sombrera pas dans la mer.

« Tu ne verras pas la terre de Canaan,  
Tu n'iras pas vers l'Orient ;  
Tu ne feras aucun pas de cet endroit,  
Ni en avant, ni en arrière. »

Ces propos imposèrent un silence mortel  
Aux Israélites réunis.  
Abiron fut épouvanté et pâlit  
En s'attendant à un prodige.

Mais pas de prodige ! Abiron éclata de rire.  
De pair avec son grand rire,  
Un sourd bouillonnement traversa la foule :  
On eût dit un nuage chargé de grêle.

## VIII

Alors, le fougueux Dathan s'exclama :

« Tu as beau menacer et prophétiser,  
Mais, quand je t'aurai dit la vérité,  
Peut-être, refuseras-tu d'y croire :

« Avoue : n'est-ce pas pour ceci que tu as étudié  
A l'école égyptienne  
Afin que, devenu grand, tu mettes aux fers  
Notre honneur et notre liberté ?

« Avoue : n'est-ce pas pour cela que tu t'es rendu  
Au conseil des Égyptiens,  
Pour ourdir, avec leurs sages et leurs prêtres,  
La trahison d'Israël ?

« Avoue : est-il vrai que parmi eux restait vivace  
Une vieille prédiction selon laquelle  
Le pouvoir de l'Égypte serait renversé  
Par le chêne et ses douze branches ?

« Tous, le Pharaon et ses prêtres, savaient  
Que, ce chêne et ces douze branches,  
C'étaient les douze tribus d'Israël  
Multipliées sur les bords du Nil.

« Ils avaient peur, car, malgré leurs corvées,  
Les sarcasmes et les tortures,  
Les Israélites ne cessaient de se développer  
Comme les crues du Nil.

« Ils savaient aussi que lorsqu'une mère israélite  
Donnait le jour à son premier-né,  
Le même jour, dans une famille égyptienne,  
Le premier-né devait mourir.

« Nul ne pouvait les préserver de ces périls,  
Ni leur venir au secours,  
Ce n'est que toi, ô renégat, qui es tombé  
A genoux au pied du Pharaon.

« Et tu lui as dit : « Permets-moi, seulement,  
De les conduire dans le désert,  
Ils y seront affaiblis et décharnés, ensuite,  
Je les rendrai obéissants.

« Tu as tenu ta parole et tu nous as menés,  
Comme un troupeau d'imbéciles,  
Vers les sables, pour la consolation du Pharaon,  
Pour notre peine et notre châtement.

« Que de gens ont laissé leurs os dans ces déserts !  
Tous ces sables et ces rochers  
Sont devenus des cercueils pour des centaines  
De milliers de fils d'Israël.

« Et, maintenant, après que, de nos troupes,  
Il ne reste plus qu'une poignée d'hommes ;  
Après que la formidable puissance d'Israël  
S'est perdue dans ces régions incultes,

« Quand notre vaillant esprit est retombé  
A l'état de celui d'un enfant en bas âge ;  
Quand notre ferveur s'est ramollie dans notre âme,  
Et ressemble à de l'argile mouillée,

« Tu nous conduis vers cette terre de Canaan  
Comme dans une tanière de loup.  
Là, c'est encore le Pharaon qui a la prééminence  
Sur tous les autres princes.

« Ce serait une folie de nous précipiter  
De plein gré dans ce piège !  
Devons-nous, là, combattre les Egyptiens  
Ou les supplier de nous faire grâce ? »

« Oh, Dathan, répliqua Moïse,  
Ne te soucie pas, mon fils !  
Tu ne verras pas la terre de Canaan,  
Tu ne courberas pas ton fier dos.

« Je te mets encore au courant d'un autre cas,  
Oh, misérable Dathan !  
Sous tes pieds, au moment de ta mort,  
Tu ne sentiras pas un pouce du sol ! »

« Hé, vous, Hébreux ! s'écria Dathan,  
Vous avez prêté serment à Baal !  
Est-il vrai que vous avez déjà oublié  
Votre résolution d'hier ?

« Saisissez des pierres ! Il se moque de nous,  
Comme il s'est déjà moqué tant de fois.  
Mieux vaut qu'il périsse, lui seul,  
Que nous tous par sa faute ! »

« Qu'il périsse ! se mit-on à hurler autour de lui,  
Ici, ce sera la fin de ses jours ! »  
Mais, chose qui tint du prodige, aucune main  
Ne saisit des pierres.

Et, sur-le-champ, Dathan s'en rendit compte :  
« Va-t-en d'ici, à l'instant même,  
Qu'on ne se souille pas les mains de ton sang  
Juste avant la tombée de la nuit ! »

Et la foule, déchainée, se mit à vociférer :  
« Va-t-en d'ici, aujourd'hui même ! »  
Et son rugissement retentit, dans la vallée,  
Tel un tourbillon de l'ouragan.

Mais voilà que, transporté de colère,  
Moïse éleva la voix  
Et ses paroles roulèrent sur la plaine  
Tels des grondements du tonnerre :

« Malheur à vous, esclaves dépourvus de sens,  
Orgueilleux qui chaussez le cothurne !  
Vous qui vous laissez guider comme des aveugles  
Par des imposteurs et des imbéciles.

« Malheur à vous, esprits séditieux !  
Dès que vous avez quitté l'Égypte,  
Vous vous êtes insurgés, continuellement,  
Contre votre propre intérêt.

« Malheur à vous, indociles et passionnés,  
Endurcis et obstinés !  
Car votre obstination a eu l'effet d'un coin  
Qui a rompu votre unité intérieure.

« Semblables à des orties, vous mordez la main  
Qui vous soigne comme des fleurs.  
Tel un taureau, vous attaquez votre berger  
Qui va vous chercher du fourrage.

« Malheur à vous dont le Seigneur a fait  
Le foyer de toute l'humanité,  
Car ce don, le plus grand, sera encore pour vous  
La plus terrible malédiction.

» Le Seigneur aura beau diriger vers vous  
Les rayons de sa faveur,  
Mais ses messagers et ses prophètes,  
Vous les lapiderez toujours.

« Chaque goutte de sang de ces serviteurs-là,  
Le sang de ses meilleurs enfants,  
Jéhovah va le venger sur vous-mêmes  
Et sur vos arrière-petits-fils.

« Il va vous frapper et tourmenter tellement  
Que vous pleurerez de douleur  
Et que, affligés, vous vous engagerez par serment  
D'exécuter sa juste volonté.

« Mais, quand la terrible punition aura pris fin,  
De nouveau, vous deviendrez plus rétifs :  
Un cortège de crimes, de châtiments et chagrins,  
Fera sa ronde une fois de plus.

« Malheur à vous car, pendant des siècles,  
Vous vivrez dans cette dure école  
Jusqu'à ce que vous appreniez à lire comme il faut  
Le livre de la volonté divine !

« Je vois votre image : un pasteur, dans la forêt,  
Détache un polypore du hêtre,  
Le trempe dans de l'eau, le sèche et, ensuite,  
Il se met à le piler, à le piétiner,

« Jusqu'à ce qu'il en obtienne un mol amadou  
Qui dispose de la capacité  
D'attraper à l'instant la rapide étincelle  
S'échappant du coup de briquet.

« Toi, Israël, tu es ce polypore ! Jéhovah  
Te pilera ainsi jusqu'à ce que  
Tu t'amollisses comme l'amadou et te souviennes  
De l'étincelle de la parole de Dieu.

« Tu iras à ta destination aussi peu volontiers  
Que la bête de trait à la charrue...  
Malheur à ceux sur la nuque desquels  
Jéhovah laissera tomber son poing !



« Tu jettes ton regard loin sur le passé  
Et sur les chemins à venir ;  
Mais, sur les épines et les souches tout proches,  
Tu te blesseras toujours les pieds.

« Elancé, tel un cheval redevenu sauvage,  
Tu voles droit vers le gouffre ;  
Et le jour viendra où tu échangeras  
Ta couronne contre un joug.

« Prends donc garde à ce que Jéhovah  
Ne retire pas ses promesses,  
Qu'il ne reprenne pas sa parole  
À cause de ton entêtement.

« Afin qu'il ne t'abandonne pas  
À l'épouvante de tous les peuples,  
Comme une vipère bariolée qui crève,  
Piétinée sur le chemin ! »

Ayant baissé la tête, ils écoutaient tous,  
Silencieux et maussades,  
Mais leurs poitrines exhalaient des bruits sourds,  
Pareils à des grondements de l'orage.

Le soleil descendait sur la montagne.  
 Il était grandiose et rouge.  
 Il ressemblait à un héros, à un nageur  
 Qui se noie, exténué.

Une trouble mélancolie planait  
 Sous le ciel sans nuages,  
 Le hurlement de chacals irritait l'ouïe  
 Comme une plaie enflammée.

Un sentiment humain et doux se mit à vibrer  
 Dans le vieux cœur du prophète ;  
 Et, pendant un moment, sa pensée élevée  
 Redescendit de son vol.

Restera-t-il à jamais le messager des châtiments,  
 Un juge menaçant pour sa tribu ?  
 Et un sanglot, comme celui d'un enfant malade,  
 Fit soulever sa poitrine.

« Oh, Israël, si seulement tu savais  
 De quoi ce cœur est rempli !  
 Si tu connaissais mon grand amour pour toi,  
 Combien je t'aime indiciblement !

« Je suis de ta race et tu es mon enfant,  
 Tu es mon honneur et ma gloire,  
 En toi mon âme et mon avenir sont confondus ;  
 Tu es la beauté et la puissance.

« Je t'ai consacré toute ma vie, tout mon travail,  
 Dans une ferveur inébranlable.  
 Tu partiras en voyage, à travers les siècles,  
 Avec l'empreinte de mon esprit.

« Cependant, ce n'est pas pour moi-même  
Que je t'ai pris en affection :  
J'ai introduit en toi tout ce qui m'était connu  
De plus beau et de plus noble.

« Oh, Israël ! il ne faut pas que tu entendes  
Cette parole sacrilège :  
Je t'aime plus fort et plus ardemment  
Que notre Dieu, notre Jéhovah.

« Parce que lui, il a des millions d'enfants,  
Il les chauffe tous et les asperge ;  
Mais, pour moi, tu es mon enfant unique  
Et tu me suffis pleinement.

« Lorsqu'il t'a choisi d'entre des millions  
Pour que tu sois son serviteur,  
Je suis devenu ton serviteur, sans choix,  
Par amour et par nostalgie.

« Et, cependant, quand il prend pour lui  
Le fruit de tes œuvres,  
Moi, ô Israël, je ne veux recevoir  
Absolument rien de ta part.

« Et quand il désire l'encensoir,  
Les louanges et le respect,  
Moi, j'accepterai ton ingratitude,  
Tes outrages et les blessures.

« Ce n'est pas seulement pour ta bonne nature  
Que je t'ai pris en affection,  
Mais, aussi, pour tes défauts et tes méchancetés,  
Bien que je les déplore.

« Pour ton aveugle obstination,  
Pour les orgueils de ton âme  
Qui, s'étant engagée dans une voie stupide,  
Ne veut même pas obéir à Dieu.

« Pour la fausseté de ta langue,  
Pour ta vaste conscience  
Qui s'attache aux biens terrestres  
Comme de solides racines au sol.

« Pour l'impudence de tes filles,  
Pour leur amour ardent,  
Pour ton langage et pour tes coutumes,  
Pour ton rire et ta respiration.

« Oh, peuple d'Israël, mon enfant !  
Plains-toi à Dieu Chaddaï ! (\*)  
Mon amour pour toi est sans bornes  
Et, cependant, je te quitte.

« Car elle est déjà proche, mon heure,  
Cette dernière, l'inconnue.  
Je dois aller, je dois arriver  
À la limite du pays de Canaan.

« J'ai tant désiré y entrer avec vous  
Au chant des trompettes !  
Mais Dieu m'a humilié et il me faudra  
Y pénétrer en solitaire.

« Et même si je dois tomber raide mort  
Sur la rive du Jourdain,  
C'est pour pouvoir, dans la Terre promise,  
Déposer mes vieux ossements.

« Là, je vais m'étendre et jeter des regards  
Sur les montagnes moabites  
Jusqu'à ce que, tous, vous veniez à ma suite  
Comme des enfants suivent leur mère.

« Et, de là, je vous enverrai ma nostalgie  
Qu'elle vous tiraille par le pan,  
Comme ce chien qui appelle son maître  
À la chasse dans la steppe.

---

(\*) N.D.T. : Dieu Chaddaï, Dieu le Très-Haut-Puissant.

« Je sais : tous, vous vous mettez en mouvement  
Comme l'inondation au printemps,  
Mais, au cours de votre célèbre marche,  
Ne vous informez pas de moi.

« Que votre marche se précipite en avant  
Telle une rivière rapide !  
Oh, peuple d'Israël, mon enfant,  
Sois en bonne santé à jamais ! »

Quand il fut sorti du camp dans la plaine,  
 Les montagnes flamboyaient encore.  
 Leur enveloppe de pourpre l'attira  
 Vers son but lointain.

Déjà, le brouillard tombait sur les ravins  
 Et roulait dans les vallons.  
 Une plainte s'échappa du cœur de l'exilé :  
 « Je ne reviendrai plus sur mes pas ! »

Tout à coup, la marmaille israélite accourut.  
 — Elle avait joué dans les champs. —  
 Les enfants entourèrent Moïse, lui prirent la main  
 Et s'agrippèrent à son manteau.

« Oh, grand-père ! Où vas-tu à cette fin du jour ?  
 Reste, grand-père, avec nous !  
 Regarde quels murs nous avons construits,  
 Quelles tours et quels portails ! »

« C'est bien, enfants ! Construisez vos murs,  
 Mais je n'ai pas le temps d'attendre,  
 Car je vais voir le mur de la frontière  
 Entre la vie et la mort. »

« Oh, grand-père ! Regarde, là, dans le ravin,  
 Nous avons tué un scorpion.  
 Et nous avons attrapé trois levrauts  
 Dans des arbustes épineux. »

« C'est bien, enfants ! Tous les scorpions,  
 Tuez-les courageusement,  
 Bien que cette besogne ne soit pas juste,  
 Cependant, elle est utile.

« Elle n'est pas juste, car le scorpion,  
Lui aussi, veut vivre sur la terre.  
Est-il coupable du fait qu'il a du venin  
Qui se trouve dans sa queue ?

« Mais les levrauts, rapportez-les là  
Où vous les avez attrapés,  
Car leur mère les pleure ! Vraiment,  
Vous n'y pensiez pas ?

« Il vous faut être miséricordieux  
Envers toute créature vivante,  
Car la vie, c'est un trésor, existe-t-il encore  
Quelque chose de plus précieux ? »

« Attends, grand-père, ne nous quitte pas !  
Assieds-toi au sein de notre groupe  
Et mets-toi à nous raconter tes aventures,  
Nous serions contents de les écouter !

« Raconte-nous des histoires de ta jeunesse,  
Les choses étranges que tu as vues ;  
Comment tu gardais, sur les sommets d'Horeb,  
Les troupeaux de ton beau-père.

« Comment tu as vu ce buisson de prunellier  
Qui flambait, sans se consumer ;  
Comment tu as entendu la voix de ce buisson  
Qui t'a inspiré la peur. »

« Ce n'est pas l'heure, pour moi, mes enfants,  
De vous en parler amplement.  
Voyez-vous : la nuit emmène des brouillards  
Et l'œil du jour s'éteint.

« Mais, pour vous également, le moment viendra  
Au cours de votre vie  
Où le buisson ardent vous apparaîtra  
Comme à moi, sur l'Horeb.

« Ce sera une fête pour vous, comme dans un temple,  
Pendant ce moment inoubliable,  
Lorsque, à travers une flamme, aura retenti  
Cette voix puissante :

« Ote les sandales de tes soucis quotidiens,  
Puis approche ici avec courage,  
Car j'ai pris la décision de t'envoyer  
Accomplir une tâche importante. »

« N'essayez pas d'éteindre la sainte flamme  
Afin que, quand l'appel vous sera adressé,  
Vous puissiez dire de tout votre cœur :  
« Je suis prêt, ô Seigneur ! »

Longtemps, encore, les enfants réfléchirent  
Aux paroles du prophète,  
Après qu'il se fut éloigné sans bruit  
A la rencontre des ténèbres.

Longtemps la tristesse et le chagrin planèrent  
Sur les enfants qui demeuraient cois,  
Jusqu'à ce que la sombre silhouette  
Eût disparu dans l'obscurité.



« Me voici enveloppé de lieux isolés,  
Comme au milieu d'une mer immense,  
Et mon âme, absorbant leurs exhalaisons,  
A l'impression d'être un voilier.

« Oh ! il y a longtemps que, de la solitude,  
J'ai fait la connaissance !  
Toute ma vie, dans le désert ou avec des gens,  
J'ai marché, isolé.

« Comme une planète errante, je m'envole  
Dans un gouffre mystérieux  
Et je sens encore l'effleurement  
De la prodigieuse main du Seigneur.

« Tout est calme ; la bouche est close,  
La parole est étouffée,  
Ce n'est que toi, dans le fond de mon cœur,  
Tu me parles, ô Jéhovah !

« Ce n'est que toi que mon cœur cherche  
Dans ce transport mélancolique...  
Fais-toi entendre, une fois encore,  
Comme autrefois sur l'Horeb !

« Voilà, Seigneur, j'ai suivi la voie  
Que tu m'as alors prescrite  
Et, à nouveau seul, je me trouve devant toi,  
Comme je l'étais au début.

« Pendant quarante ans, j'ai œuvré et enseigné,  
Toujours pénétré de ton esprit,  
Afin de transformer ces esclaves  
En un peuple qui te plaise.

« Quarante ans durant, tel un forgeron, j'ai battu  
Leur cœur et leur conscience,  
Et j'en suis arrivé là : j'ai dû échapper  
A leurs risées et à leurs pierres.

« Justement dans le temps où nous devrions  
Entrer dans la Terre promise !...  
Oh, Omniscient ! connaissais-tu auparavant  
Toutes ces tribulations ?

« Mon cœur est bourrelé de remords :  
Peut-être en suis-je le coupable ?  
Peut-être n'ai-je pas suivi tes commandements  
Comme j'y étais tenu ?

« Oh, Jéhovah, je te prie avec des larmes !  
Je suis faible, je suis quasi muet !  
Transmets cette terrible majesté de ta parole  
A quelqu'un d'autre !

« Voilà que le doute fait introduire  
Son dard froid dans mon âme...  
Oh, Omnipotent ! veux-tu me répondre :  
Es-tu satisfait de moi ? »

C'est ainsi que Moïse priait en marchant,  
Accablé par son chagrin pitoyable,  
Mais le désert restait muet ; seules, les étoiles  
Scintillaient silencieusement.

### XIII

Soudain, il entendit un rire silencieux  
Tout juste à ses côtés,  
Comme si quelqu'un marchait près de lui  
Sans qu'on entende le bruit de ses pas.

Des mots furent prononcés à voix basse,  
On eût dit un sifflement de vipère :  
« La fleur d'absurdité n'a jamais engendré  
Que des épines et des souffrances ;

« Mais, quand on est soi-même incapable  
De porter ces fruits à destination,  
Alors, la meilleure solution est de déposer  
Tout ce poids sur le dos de Dieu. »

#### MOISE

« Quelqu'un parle ! Est-ce, dans mes entrailles,  
Mon propre chagrin effréné ?  
Ou, peut-être, un démon quelconque  
Veut-il se moquer de moi ? »

#### LA VOIX

« Ce n'est qu'à présent que tu mets en doute  
Ton œuvre réformatrice ?  
Quarante ans tu en fus sûr en conduisant ta tribu  
Aveuglément, mais avec audace ! »

#### MOISE

« Quelqu'un parle ! Pourquoi donc mon front  
Se couvre-t-il de sueur ?  
Ai-je peur ? Non, mais je sens mon cœur percé  
Comme par une lame chauffée au rouge. »

LA VOIX

« Par ton orgueil sans bornes, tu as détourné  
Ton peuple de son chemin,  
Pour en user, selon tes désirs, avec lui.  
L'effroi, ne vient-il pas trop tard ? »

MOISE

« Qui es-tu, insolite créature ? Je ne te vois pas,  
Mais je ne peux échapper à ta présence !  
Et je sens continuellement ton regard  
Pénétrer et ronger mon âme. »

LA VOIX

« Est-ce si important qui je suis ? Celui qui sut  
Ordonner, jadis, à la mer de s'ouvrir,  
Peu lui importe qui je suis, mais quoi !  
Eh bien ! est-ce que je dis la vérité ? »

MOISE

« Ce n'est pas vrai que l'orgueil m'ait poussé  
À entreprendre ma tâche ;  
Mais j'avais vu mon peuple sous le joug  
Et j'en ai eu le cœur déchiré. »

LA VOIX

« Car tu te sentais frère de ces esclaves  
Et tu te consumais de honte,  
Et tu désirais faire d'eux de tels hommes  
Que tu aies du plaisir à les voir. »

MOISE

« Oui, de ces vallées, nébuleuses et affreuses,  
Je voulais les faire sortir et les amener  
Où je me trouvais, sur les hauteurs lumineuses  
De la liberté et de l'honneur. »

LA VOIX

« Mais, alors, tu n'as pas demandé avis au Créateur  
Qui les avait envoyés là-bas ;  
Ce n'est que maintenant, après ta chute,  
Que tu l'invoques dans ton chagrin. »

MOISE

« Non, c'était son ordre tout-puissant  
Qui m'a poussé à cette mission,  
Quand le buisson ardent d'Horeb inspirait  
Ses instructions à mon âme ignorante. »

LA VOIX

« Holà ! Il se peut que ce buisson ardent  
Ne flambait pas sur l'Horeb,  
Mais au fond de ton cœur passionné,  
En un transport de folie ?

« Il se peut que la voix qui t'invitait  
A cet exode malheureux,  
N'émanait pas des branches ardentes,  
Mais n'était que ta voix intérieure ?

« Car la passion éblouit la vue, et le désir  
Est un sortilège pour l'œil ;  
Il fait naître le monde et les dieux,  
Tels des fantômes dans le désert.

« Ce désir qui hurlait dans ton âme  
A la manière d'un chacal,  
C'est lui qui a fait, de ta personne,  
Leur chef et leur prophète. »

MOISE

« Ah, je me sens, après toutes ces paroles,  
Cent fois plus grand en solitude !  
Ennemi, qui es-tu ? »

LA VOIX

« Je suis Azazel,  
Le démon ténébreux des déserts. »

Il faisait noir sur la terre, mais les étoiles  
 Scintillaient au firmament.  
 A leur clarté, Moïse gravissait la montagne,  
 Il avançait toujours plus haut.

Il n'y avait pas de sentes. Dans l'obscurité,  
 Des sons étonnants le guidaient :  
 Le cri plaintif de la hyène dans le ravin  
 Ou le bruissement du serpent.

Il marchait, sans répit, comme un héros  
 Vers la dernière bataille.  
 Dans son cœur, il se livrait une lutte acharnée,  
 Engagée contre lui-même.

« Ce désir — criait une voix en son for intérieur —  
 Était un fruit de la honte et de la douleur.  
 Était-ce le buisson ardent qui m'a ordonné  
 De guider mon peuple vers la liberté ?... »

« Ce désir-là : n'était-ce pas cette flamme  
 N'était-ce pas cette puissance,  
 Qui ont créé, pour moi, l'ordre de Jéhovah,  
 Ainsi que Jéhovah lui-même ? »

« Ce désir-là : venir au secours de mes frères  
 Et étancher leurs larmes  
 N'est-ce pas, là, ce péché pour lequel je mérite  
 Le bannissement et la mort ? »

« Non, ce n'est pas cela ! Sois attentif  
 Et ne transige pas avec ta conscience !  
 Ce désir est saint ! Mais le péché n'a-t-il pas rampé  
 Jusqu'à toi, sous l'aspect d'une vipère ? »

« N'étais-tu donc pas leur patriarche,  
Le maître de leur âme et leur chair ?  
Et ton pouvoir n'a-t-il pas dévoré  
Ces saints désirs dans ton cœur ?

« N'étais-tu pas, pour eux, un nouveau pharaon  
Et plus redoutable encore ?  
Car, ayant imposé ton contrôle sur leur âme,  
N'étais-tu pas entré dans leur conscience ?

« Il est dangereux d'opposer une résistance  
À la marche des choses naturelles,  
Mais il est facile de faire passer son souhait  
Pour un ordre de Jéhovah.

« Eh bien ! quand tu fus, ces quarante ans durant,  
Malade de la folie divine,  
Au lieu du plan de Dieu, ne leur imposais-tu pas  
Le tien, né de l'étroitesse de tes vues ?

« Pourtant, il se peut qu'en se multipliant  
Dans les souffrances, en Egypte,  
Ils auraient pu devenir une puissance  
Et conquérir tout le pays ?

« En les arrachant de ces territoires,  
Pour les conduire dans le désert,  
N'as-tu pas pensé qu'en agissant ainsi, peut-être,  
Tu commettais un crime terrible ?

« Que signifie promettre la liberté  
À une grande foule sans terre ?  
N'est-ce pas arracher un chêne du sol  
Et le jeter dans les flots ?

« Dathan ne criait-il pas la vérité en disant  
Qu'on avait quitté les vieux nids,  
Alors qu'on n'avait plus le désir, ni la force  
D'en acquérir de nouveaux ?

« Oh, Jéhovah, fais-toi entendre, et dis-moi :  
Quand j'exécutais ta volonté,  
Étais-je le jouet de mes propres chagrins,  
De mon aveuglement et de ma douleur ?

« Oh, Jéhovah, fais-toi entendre ! Est-il vrai  
Que tu ne trouves à exprimer ta parole  
Que dans nos passions et nos rêves,  
Dans notre sang déchaîné ? »

Mais Jéhovah se taisait ; on n'entendait  
Que des sons sinistres :  
Le cri plaintif de la hyène dans le ravin  
Et, de nouveau, le bruissement du serpent.



Semblable à une roue écarlate, le soleil  
 Se levait sur la plaine  
 Et ses rayons, comme des flèches,  
 Transperçaient l'obscurité.

Dans ces rayonnements, la montagne Nébo,  
 Telle une reine empourprée,  
 Elève superbement ses flancs moroses  
 Au-dessus de tous les monts.

Sur le plus haut escarpement de la montagne,  
 Qui domine toutes les arêtes,  
 Quelqu'un se tient debout, sans bouger,  
 Pareil à un géant antique.

Là-haut, au-dessus des querelles de la terre,  
 Au-dessus de tous les bruits et les sons,  
 Il reste debout après avoir dressé  
 Ses bras écartés vers le ciel.

A l'aurore, dans le rayonnement des cieux,  
 Au milieu d'un faisceau de pourpre,  
 Sa silhouette colossale est visible  
 De chaque point du désert.

Et, d'entre les pavillons israélites,  
 Des regards troublés se dirigent,  
 Tels des messagers, vers ce géant immobile,  
 Qui est sur le mont ceint de lumière.

« C'est Moïse ! » murmurent timidement  
 Les Hébreux, l'un après l'autre,  
 Mais, à ce moment, aucun d'eux ne dit pourquoi  
 Il sent son cœur se serrer si fort.

C'est Moïse qui est en train de prier,  
De converser avec Dieu ;  
Et sa prière ardente transperce le ciel  
Comme une corne de flammes.

Bien que ses lèvres soient crispées,  
Et qu'on n'entende pas ce qu'il dit,  
Son cœur s'entretient avec Jéhovah,  
En l'implorant par ses cris.

Le soleil s'est levé et la coupole céleste  
Est tout entière embrasée.  
Moïse demeure, abandonné à l'oraison,  
Immobile, pareil à un roc.

Déjà, le démon méridien disperse, sur la plaine,  
L'affaiblissement et la fatigue,  
Mais, on voit Moïse grandir comme si quelqu'un,  
Avec ses mains, le portait toujours plus haut.

Déjà, l'astre du jour commence à s'incliner  
Au-delà des sommets du Phasga ;  
Alors, une ombre gigantesque se prosterne  
De la cime jusque dans la plaine.

Cette ombre gigantesque de Moïse tombe  
Pour la dernière fois  
Jusqu'en bas, sur les tentes israélites,  
Comme le père faisant ses adieux.

Une grande épouvante a traversé le camp :  
« Mon Dieu ! pourvu que le prophète  
Ne nous ensorcelle pas à présent, car son maléfice  
Aurait une force stupéfiante.

« Une prière pareille fait ébranler  
Les fondements de la terre,  
Les rocs fondent comme cire, et le trône  
Eternel de Jéhovah vacille.

« Et s'il nous jette un sort en ce moment,  
Avant le coucher du soleil,  
La nuit, tout le monde de ce pays disparaîtra  
Sans pour cela être englouti sous la terre. »

Moïse se consumait dans sa lutte tenace  
 Et atteignait son but.  
 Quand la nuit eut enveloppé le mont,  
 Il s'effondra, évanoui.

Sous sa chute, le rocher et ses promontoires  
 Subirent une secousse.  
 Moïse demeura étendu, quasi inconscient,  
 Comme dans le berceau de sa mère.

Au-dessus de lui, une chanson mélancolique  
 Fut bourdonnée d'une voix plaintive.  
 Une main, blanche comme neige, douce comme duvet,  
 Commença à le bercer.

Des mots doux atteignirent ses oreilles :  
 « Oh, mon pauvre, mon pauvre fils !  
 Voilà ce que la vie a fait de toi,  
 En un temps pourtant court !

« Y a-t-il si longtemps que je t'ai soigné  
 Et t'ai conduit par la main ?  
 Est-ce pour cela que je t'ai donné le jour  
 Pour que tu endures tant de tourments ?

« Que nombreuses sont les rides de ton front  
 Et ton corps est tout fané !  
 Tandis que tes cheveux, que j'avais caressés,  
 Sont devenus blancs comme neige.

« Autrefois, tu me quittais diligemment  
 Pour des lutttes et des combats singuliers !  
 Regarde à quoi tu es arrivé ! Et dis-moi :  
 Par combien de plaies saigne ton cœur ?

« Oh, mon pauvre, mon pauvre enfant !  
Tu as beaucoup souffert !  
Même aujourd'hui !... Dès l'aube sous le soleil !  
Tout cela, t'était-il nécessaire ?

« Tu priais ! Tu serais bien aise de deviner,  
Au moyen de la prière,  
Le passé et l'avenir de ton peuple ;  
Oh, enfant dénué de sens !

« Voici, quand je pousse une pierre sur la pente,  
Elle se met à dégringoler  
De rocher à rocher, d'un ravin à l'autre,  
En rebondissant après le choc.

« Ici, elle se heurte contre une saillie  
Et elle se brise en morceaux ;  
Là, elle entraîne encore un autre caillou  
Et roule avec lui plus bas.

« Ici, un morceau se détache, là, encore un autre,  
En descendant avec fracas,  
Mais qui sait où chacun de ces morceaux  
Trouvera son repos à la fin ?

« Mon avis est tel que même Jéhovah l'ignore !  
Tu peux prier, même à genoux,  
Mais, là où l'un de ces morceaux doit tomber,  
Il y tombera inévitablement.

« Son gouvernail et son pouvoir sont en lui-même,  
C'est en lui que se trouve  
La force qui lui désignera le lieu,  
Cette force, celle qui l'a créé.

« Et bien que ton Jéhovah soit si puissant,  
Il ne modifiera pas cette force,  
Et même, d'une seule de ces pierrettes,  
Il ne saura arrêter la chute.

« Voici un poussier : c'est à peine si ta vue  
En aperçoit les tremblotements,  
Mais ton Jéhovah n'est pas capable  
De le rendre inexistant.

« Il ne peut lui ordonner de s'écarter  
De ce chemin par lequel  
Le fait avancer, éternellement,  
Cette force qui se trouve en lui.

« C'est un poussier ! Que peut-on dire d'un peuple,  
Unité d'une multitude d'hommes,  
Dont chacun introduit une partie de son progrès  
Dans le mouvement de l'ensemble ?

« Tu as entendu la chanson d'Orion,  
De ce géant aveugle,  
Qui décida, afin de reconquérir la vue,  
D'atteindre le soleil.

« Sur son dos, il portait un gamin farceur  
Qui lui servait de guide  
Et lui montrait toujours un chemin différent  
A chaque heure du jour.

« Toi, garçon, conduis-moi vers le soleil ! »  
Le matin, celui-ci va vers l'Orient,  
A midi vers le Sud et, avant la chute du jour,  
En direction du Couchant.

« Orion ne fait que toujours se mouvoir,  
Il croit pleinement en ce soleil ;  
Il est pénétré de la soif de la lumière  
Qui doit l'éclairer, absolument.

« A travers les montagnes et la mer  
Le géant effectue son voyage,  
Mais il ignore que, sur son dos, le gamin  
Se livre à des plaisanteries.

« Cet Orion, c'est l'humanité tout entière,  
Pleine de sa foi et de ses vigueurs,  
Et qui se précipite, dans son terrible effort,  
Vers son but invisible.

« Elle adore les choses inaccessibles,  
Elle croit en ce qui est inconnu,  
Et, pour atteindre ce qui est fantastique,  
Elle dédaigne ce qui lui est propre et connu.

« Elle dresse des plans dépassant ses forces,  
Assigne des buts hors de mesure à ses actes,  
Mais de tous ses plans le gamin se moque :  
Ainsi est la logique des faits.

« Et de même que cet aveugle extravagant  
Qui croit aux yeux d'autrui,  
Elle arrive là où elle n'est pas allée  
Et trouve ce qu'elle n'a pas cherché.

« Et toi, tu pries ? Mon pauvre enfant !  
Où est ta raison ? Et ta vigueur ?  
Tu te cramponnes à l'écume en la suppliant  
D'arrêter le cours de la rivière ! »

Au début de ce discours, une certaine émanation,  
 Pareille à celle des eaux pures,  
 S'en dégageait avec une fraîcheur et une bonté  
 Et était répandue par la brise.

Puis, quelque chose de suffocant se mit à souffler,  
 Comme le simoun dans le désert,  
 Et fit ainsi éprouver de l'angoisse à Moïse  
 Comme la nuit sans lumière apeure l'enfant.

Saisi d'effroi, il se leva péniblement  
 De la terre et demanda :  
 « Pourquoi es-tu venu me tourmenter  
 Avant que j'aie au tombeau ?

« Tu n'es pas ma mère ! Ce n'est pas de l'affection  
 Que je sens dans tes paroles.  
 Tu n'es pas ma mère ! Tu es Azazel,  
 Le démon ténébreux du désespoir.

« Retire-toi loin de moi ! Je t'en conjure  
 Par le nom aux quatre traits !  
 Je ne te crois pas ! Tu es un menteur,  
 Malgré que tu sois immortel ! »

Il entendit alors de douces paroles :  
 « Enfant dépourvu de sens !  
 Tu me conjures par Lui tandis que je suis  
 Une partie de sa puissance.

« Que peut me faire ta pauvre malédiction !  
 Tu mourrais du désespoir  
 Si tu savais une centième partie seulement  
 De tout ce qui m'est connu.



« Tu blasphèmes, car ta cécité a été touchée  
Par un jet de lumière de ce feu  
Dans lequel est ma demeure, ainsi que la Sienne,  
Au-delà des limites du temps et de l'espace.

« Voici, j'ouvrirai encore un peu l'écluse  
Qui retient ta vue dans l'étréitesse :  
Jette un coup d'œil sur cette terre  
Qu'Il promet à l'aïeul Abraham ! »

Aussitôt, le Couchant resplendit de mille feux,  
Et, ensuite, toute la Palestine  
Devint visible, de la montagne, à Moïse,  
Comme un vaste tableau.

Pendant ce temps-là, son invisible compagnon,  
Lui disait d'une voix basse :  
« Tu vois, là-bas, ce sombre miroir ?  
C'est la mer Morte.

« Et ces hauts lieux qui s'étendent au-delà,  
En un chaînon d'escarpements,  
Et se dressent jusqu'à la coupole du ciel,  
Ce sont les rochers du Carmel.

« Regarde vers le Sud, c'est la montagne de Sion ;  
Les Jésuséens y mènent leur vie nomade,  
Et, si l'on poussait un fort cri de ce mont,  
Les Amorrhéens l'entendraient.

« Ce filet d'eau argenté, c'est le Jourdain  
Qui aboutit à la mer Morte.  
Près de son embouchure, la ville de Jéricho  
Réclame un passeur pour le gué.

« Il n'y a qu'une plaine dans ses environs  
Sur laquelle, de ce côté du fleuve,  
Les Ammonites se sont entassés  
Et, au-delà, les Cananéens.

« A l'Ouest, il y a des monts, des sommets  
Et de vastes pâturages,  
Tandis qu'au Nord se trouve un petit lac,  
Puis, encore, de hautes montagnes.

« Et voilà ! c'est toute la Palestine,  
Pays des moutons et de l'orge.  
Et tout ce pays, depuis Cadès jusqu'au Carmel,  
Tu peux le couvrir du creux de la main.

« Il est dépourvu de routes importantes  
Et ne possède pas d'accès à la mer.  
Un peuple, peut-il vivre, ici, se développer,  
Se multiplier et grandir ? »

Alors, Moïse lui répondit sèchement :  
« Celui qui fit jaillir l'eau du roc,  
Transformera ce pays en paradis  
Pour le peuple qui est à lui. »

A nouveau, un rire assourdi se fit entendre :  
 « Ta foi ébranlera les montagnes !  
 Mais, regarde cette nouvelle suite de tableaux  
 Qui représente ce qui doit s'accomplir !

« Regarde comment ta tribu va en avant,  
 Comment elle franchit le Jourdain,  
 Conquiert Jéricho et, partout, elle patauge  
 Dans des ruisseaux de sang.

« Voici que, des siècles durant, la lutte est menée  
 Pour ce morceau de Palestine :  
 Entre Amorrhéens, Hébreux, Hévéens,  
 Amalécites, Philistins.

« Voilà le royaume des Hébreux ! Que de larmes  
 Et de sang aura-t-il coûtés !  
 Et il pèsera, sur la destinée de la terre,  
 Autant qu'une mouche sur un bœuf.

« Il ne sera pas encore arrivé à s'épanouir  
 Qu'il se divisera en parties,  
 Pour que, une à une, ces parties tombent  
 Aux mains de ses voisins puissants.

« Voici, regarde : que de nuées s'amènent  
 Depuis Damas jusqu'à Galaad !  
 C'est la marche d'Assur qui apporte aux Hébreux  
 La dévastation et la mort.

« Voici, regarde : les champs sont devenus rouges,  
 Il y a cadavres sur cadavres partout.  
 Ce sont les cruels Babyloniens qui se sont armés  
 Pour la désolation de la Judée.

« Le temple de Jéhovah brûle... Et cette foule,  
Comme des insectes dans le champ,  
Ce sont des survivants, enchaînés par milliers,  
Qui sont conduits en esclavage.

« Tu entends ces pleurs ? Ainsi sanglote,  
Sur les ruines, ce seul homme sage (\*)  
Qui conseillait de se soumettre à l'ennemi  
Pour ne pas aller au cercueil.

« Que ces maisons inhabitées puent ! Mais voici :  
Après les ténèbres, le jour paraît...  
De tous ceux qui étaient partis en foule  
Combien peu sont revenus !

« Ce groupuscule commence à s'agiter  
Tout près des murs de Salem : (\*\*)  
Un nouveau peuple, avec son Dieu et son temple,  
Une nouvelle puissance invisible.

« Mais il croît, se débat dans la misère,  
Il se cramponne à la terre  
A l'exemple de ce chardon coriace,  
Toujours prêt à se révolter.

« Au-dessus de la tête de ce peuple,  
Les tempêtes de l'univers passent :  
Etats, royaumes se fondent et s'écroulent  
Tels des fantômes mystérieux.

« Mais ce peuple cache, dans son coin étroit,  
Son obstination inébranlable.  
Et il ne fait que vouer, à tous, sa haine  
Et une malédiction immuable.

« Cette haine, la plus grave de toutes,  
C'est « pour le Dieu étranger ».  
Regarde comment elle est en train de se nicher  
Auprès du seuil du temple !

---

(\*) Le prophète Jérémie.

(\*\*) N.D.T. : Salem, nom primitif et poétique de Jérusalem.

« La haine produit la haine et, voici :  
Suivant la volonté du tyran,  
Les forces armées s'amènent pour déraciner  
Ta tribu, une fois de plus.

« Tu entends ces coups ? C'est le pied de fer  
De ces redoutables légions  
Qui, en piétinant les champs judéens,  
Transforme les labours en désert.

« Tu entends ce clapotis ? Les glaives ennemis  
Soutirent ainsi le sang israélite.  
Tu entends ce cri ? Ce sont les filles de Judée  
Emportées par des chevaux sauvages.

« Voilà qu'une mère affamée dévore  
La chair de son fruit !  
Voilà que des milliers meurent sur les croix :  
C'est la fleur de ton peuple.

« Une fois encore, le temple de Jéhovah brûle,  
Mais c'est pour la dernière fois :  
Car tout ce que cette main-là détruit  
Ne se relèvera plus jamais.

« Une fois encore, les survivants se dirigent  
Vers l'esclavage comme rivières ;  
Mais ceux-là n'ont plus de patrie,  
Ils n'y retourneront jamais plus.

« Et l'étoile d'Israël s'éteindra  
Pour ne plus scintiller ;  
Mais, la haine qui s'accroît dans le temple,  
Ira vagabonder à travers le monde.

« Tu le mets en doute ? Tu n'y crois pas ?  
Oh, tu y ajouteras foi, je le sais !  
C'est cela le paradis que ta tribu trouvera  
Dans cette Terre promise !

« Tu as œuvré pour y atteindre ! Dis-moi ceci :  
Valait-il la peine de tant œuvrer ?  
Pour qu'il vienne plus vite ; peut-être, encore,  
Voudrais-tu prier avec ardeur ? »

Consterné, Moïse courba la tête et gémit :  
« Qu'il est tragique, mon destin !  
Mon peuple ne parviendra-t-il donc jamais  
A s'arracher à l'esclavage ? »

Et il s'effondra, la face contre terre :  
« Jéhovah nous a trompés ! »  
En ce moment un rire démoniaque éclata,  
Faisant écho à ses paroles.

Le tonnerre gronda. Le fondement des monts  
S'ébranla tout à coup et, ensuite,  
Un à un, les signes annonciateurs de Jéhovah  
Commencèrent à se révéler.

Une nuée noire prit l'aspect d'un mur et s'éleva  
Jusqu'à la coupole céleste,  
Comme si la Mère-Nuit eût renfrogné son visage  
A cause de sa haine farouche.

Brusquement, elle resplendit dans l'obscurité  
Par ses yeux éclatants de flammes,  
Et elle commença à gronder comme une mère  
Admoneste sa fille méchante.

C'est avec angoisse que Moïse a écouté  
Ce langage des ténèbres et des éclairs,  
Mais son cœur n'a pas encore reconnu,  
En celui-ci, la voix de Jéhovah.

Le tonnerre éclate au-dessus des montagnes,  
Ses cheveux se dressent de terreur,  
Son cœur se meurt dans la poitrine... Mais non,  
Ce n'est pas la voix de Jéhovah.

Parmi les rochers, le vent se met à hurler,  
Ses furieux sifflemenets déchirent l'âme  
Telles des plaintes, mais la voix de Jéhovah  
Reste toujours imperceptible.

Voilà que la pluie s'abat avec la grêle  
Et il est transi de froid.  
Alors, dans son impuissance, l'âme souffrante  
Est en train de fléchir.

Puis, tout se tait ; seules, les eaux murmurent,  
On dirait des sanglots désespérés ;  
Et, sous une brise agréable, un arôme s'exhale  
Des térébinthes et des amandiers.

Et cette brise agréable contient  
Un langage mystérieux,  
Aussitôt, le cœur de Moïse comprend :  
C'est Jéhovah qui lui parle :

« Jéhovah vous a-t-il trompés ? Pourtant,  
N'as-tu pas conclu alliance avec moi ?  
N'as-tu pas signé le contrat et n'as-tu pas bu  
Du vin à la ronde avec ton peuple ?

« N'as-tu pas vu mes plans et n'as-tu pas lu  
Dans le livre du destin ?  
N'en voyais-tu pas les termes et ne savais-tu pas  
Que je tiendrais ma parole ?

« Homme de peu de foi, tu ne fus pas encore conçu  
Dans les entrailles de ta mère  
Que, déjà, j'avais compté toutes tes respirations  
Et tous les cheveux de ta tête.

« Abraham ne partit pas encore de la terre d'Ur,  
Pour aller vers les plaines de Haran,  
Que, déjà, j'avais connu tous ses descendants  
Du premier jusqu'au dernier jour.

« Votre pays est-il pauvre, trop étriqué,  
Ne regorge-t-il pas de richesses ?  
Oublies-tu que le berceau est étroit et petit  
Pour ceux qui deviennent grands ?

« Le temps viendra et je vous en ferai sortir  
Pour des conquêtes et pour des tâches,  
Comme la mère sépare l'enfant de son sein  
Lorsque le moment est venu.



« Ici, sur ce champ avare et infécond,  
Grandissez, solides et résistants,  
Comme le prunellier sur le sol graveleux,  
Pour une grande alternative.

« Oh, je connais votre nature coriace,  
Endurcie et insatiable !  
Sur une terre fertile, vous vous étendriez  
Pour ressembler aux chardons.

« Et vous vous attacheriez à la plèbe  
Par votre corps et votre âme ;  
Mammon vous prendrait dans sa nasse,  
Tels des gros poissons.

« En Egypte, vous vous courbiez sous le joug  
En faisant bonne chère à satiété...  
Vous allez la rendre, éternellement,  
Cette viande égyptienne.

« Lorsque vous aurez quitté cette terre-ci  
Et détruit tous vos points de repère,  
Vous vous disperserez pour acquérir le monde,  
Ses sucs et ses trésors.

« Mais je lancerai une grave malédiction  
Sur toutes vos acquisitions,  
Vous donnant, avec celles-ci, un tas de chagrins,  
Comme une vipère gardant un trésor.

« Celui qui acquerra tous les trésors de la terre  
Et les aimera par-dessus tout,  
Celui-là deviendra lui-même leur esclave  
Et perdra les trésors de l'âme.

« Etant esclave et maître de ses trésors,  
Au prix des larmes et du sang,  
Il devra, pour les augmenter, ravager  
Lui-même leurs fondements.

« Comme la sangsue qui, en suçant le sang d'autrui,  
Deviens un remède et, elle-même, en meurt,  
Ainsi vous serez délaissés par l'océan d'or  
Sur un banc de sable.

« Toujours, dans cet océan d'or vous allez  
Vous épuiser par votre soif  
Et, même pas une fois, vous ne parviendrez  
À vous rassasier avec le pain en or.

« Et vous serez, pour moi, les témoins,  
D'un bout du monde à l'autre,  
Que, de toutes les âmes, je ne choisis  
Que celle des nourrisseurs.

« Celui même qui vous aura nourris de pain,  
Ira avec le pain dans le fumier ;  
Mais celui qui aura donné à manger à votre âme,  
Celui-ci fusionnera avec moi.

« Voilà comment est votre Terre promise,  
Illimitée, resplendissante.  
C'est pour elle que tu as été, pour mes gens,  
Leur guide non voyant.

« Voilà comment est votre patrie rayonnante,  
Qui est, de toutes, la plus belle !  
Cependant que cette Palestine n'en est  
Qu'une toute petite avance.

« Elle restera, pour vous, un souvenir, un songe ;  
Une nostalgie inextinguible,  
Pour que, la cherchant, mon peuple devienne  
Le maître de la sphère terrestre.

« Mais parce que, concernant ma volonté,  
Tu as été pris par le doute,  
Alors, après avoir vu cette patrie,  
Toi-même, tu n'y entreras pas.

« Ici, tes ossements deviendront cendres,  
Pour servir d'avertissement à tous ceux  
Qui se précipitent toute leur vie vers le but  
Et qui meurent chemin faisant ! »

La nostalgie plane sur la montagne nue  
 Comme un brouillard sur le désert ;  
 Elle ensemence ses pensées et ses désirs  
 Dans la vaste contrée.

Elle fait pleuvoir des fleurs et des feuilles  
 Jaunies et fanées depuis longtemps.  
 Dans l'âme, elle fait s'éveiller des voix  
 Qui, depuis longtemps, se sont tues.

Ce qui était, hier encore, indifférent,  
 Est cher et vénéré, aujourd'hui.  
 Ce qui était, hier, piétiné et accablé d'avaries,  
 Aujourd'hui, est entouré de sainteté.

La nuit s'est passée dans l'anxiété  
 Au sein du camp israélite.  
 À l'aube, tous regardent : est-il encore là,  
 Au-dessus des promontoires ?

Non, il n'y est plus ! Et cette constatation  
 Glaça d'effroi les Hébreux :  
 Ils s'aperçurent que quelque chose était disparu  
 Dont personne ne pouvait se passer.

Ce quelque chose d'invisible, d'insaisissable,  
 Qui brillait toujours parmi eux ;  
 Qui leur donnait le sens de vie,  
 Qui les illuminait et réchauffait.

Une affliction sans bornes s'abattit  
 Sur leur conscience engourdie  
 Et, tout le monde, comme ensorcelé,  
 Se trouva hébété et consterné.

Les uns regardaient, continuellement,  
Le visage livide des autres,  
Comme s'ils avaient tué, dans leur sommeil,  
Leur être le plus cher.

Un bruit se répand. Est-ce le vent de la plaine ?  
La prophétie s'accomplit-elle ?  
C'est Josué, le prince des bergers,  
Il est suivi par des jeunes gens.

Ils poussent des troupeaux et ils ont hâte...  
Est-ce une attaque ennemie ?  
Tous, ils sont stimulés par une peur sans nom,  
Par l'invisible doigt de Dieu,

Par la faim de l'âme, par celle de la solitude,  
Par la crainte de l'ancien abîme...  
Mais Josué crie d'une voix sonore :  
« Allez, en avant ! Aux armes ! »

Et ce cri monte ; pareil à un aigle, il s'envole  
Au-dessus de la foule hébétée ;  
Il se répercute d'écho en écho sur les monts :  
« Allez, en avant ! Au combat ! »

Encore un moment et, tous, sortiront  
De leur engourdissement,  
Et personne d'entre eux n'aura connu  
Ce par quoi il a été abordé.

Encore un moment et la clameur de Josué  
Sera reprise par cent mille gorges ;  
A cet instant, un peuple de héros sera formé  
Des anciens nomades paresseux.

Ils se rueront, en poussant des cris, et pétriront  
Le sable du désert en boue ;  
Ils tueront Abiron à coups de pierres  
Et ils pendront Dathan.

Tels des oiseaux, ils franchiront les montagnes,  
Ils disperseront, en gouttes, le Jourdain ;  
Ils feront écrouler, les murailles de Jéricho,  
Par le son de leurs trompettes.

Et ils iront, pleins de nostalgie et de peur,  
Vers l'obscurité des siècles,  
Framer, en marchant, le chemin à l'âme  
Et mourir chemin faisant.

Lviv, de janvier à juillet 1905



## TABLE

Préface . . . . .	7
Prologue . . . . .	11
Poème . . . . .	13





IMPRIME EN BELGIQUE  
sur les presses de  
l'IMPRIMERIE AMIBEL  
25, rue d'Arlon - 1040 Bruxelles  
Téléphone : 02/12.72.15

---

A5153

48/31